COLUMELLE A-T'IL INFLUENCÉ L'HÉRITAGE AGRONOMIQUE D'AL-ANDALUS?

Mohammed EL FAIZ
Université de Marrakech

La question des origines de l'héritage agronomique d'al-Andalus a rarement intéressé les chercheurs. Et même quand on s'y intéresse, c'est souvent pour affirmer la «romanité» de cet héritage et sa filiation directe avec les écrits du célèbre agronome latin Columelle (1^{er} siècle av. J. C.). On est étonné aujourd'hui de constater comment cette affirmation —née il y a plus de deux siècles et à un moment où on connaissait peu de choses sur la littérature agronomique arabe— continue à alimenter les écrits les plus récents sur le sujet. Elle est devenue une sorte de paradigme auquel on n'ose pas s'attaquer et qui devient, par le simple fait qu'il fut défendu par des autorités scientifiques, une vérité absolue.

Tout repose, au départ, sur la confusion entre le nom de Yūniūs, utilisé comme source étrangère par les écrivains agronomiques andalous, surtout par Ibn Ḥajjāj¹, et celui de Columelle² que le hasard de la naissance a doté d'un prénom de Junius et qui se trouve, de ce simple fait, le «père» naturel de l'agronomie hispano-arabe médiévale.

Pour répondre à la question de savoir si Columelle s'identifie ou non à Yūniūs, on doit remonter aux origines de la confusion entre les deux noms. Une fois ce rappel historique terminé, on se livrera à un travail d'identification et à une confrontation minutieuse des textes pour dissocier le couple Yūniūs-Columelle et mettre fin à une querelle qui, scientifiquement parlant, n'a plus de raison d'être.

1. AUX ORIGINES DE LA CONFUSION YŪNIŪS-COLUMELLE

L'origine de cette confusion remonte à M. Casiri³ qui a eu le mérite de découvrir le manuscrit agricole d'Ibn al-'Awwām et de contribuer à sa traduction espagnole. Se trouvant devant un grand nombre de noms étrangers, l'auteur n'a pas hésité à en donner une interprétation qui privilégie la filiation directe avec les agronomes latins

¹ Ibn Ḥajjāj al-Ishbīlī, *al-Muqni fī al-filāḥa*, éd. arabe critique de S. Jarrār et J. Abū Ṣafiyya, 'Ammān, 1982; cf. aussi Julia M.^a Carabaza Bravo, *Ibn Ḥajjāj al-Ishbīlī: al-Muqni fī al-filāḥa. Introducción, estudio y traducción con glosario* (éd. microfichas), Granada, 1988.

² Columelle, J. M., *De l'Economie Rurale (De Re Rustica)*, éd. Panckoucke, Paris, 1845.

³ Casiri, M., *Bibliotheca Arabico-Escorialensis*, I, Madrid, 1760, p. 325.

classiques (Caton, Varron, Palladius...). Devant la transcription arabe de Yūniūs, il a écrit ceci: Junius (Moderatus Columella Hispanus), sans justification aucune. Le préjugé est ainsi né. Et, comme on le verra, il aura la peau dure.

Dans sa traduction espagnole de la somme agricole d'Ibn al-'Awwām (1802)⁴, J. A. Banqueri n'a fait que suivre les pas de son maître. Toutefois, il s'est trouvé obligé d'expliquer les raisons de cette attribution à Columelle. Pour lui, il n'y a pas de doute, Ibn Ḥajjāj qui a le plus utilisé Yūniūs, connaissait le grec et le latin, et pouvait accéder facilement à l'enseignement de l'agronome romain originaire lui aussi de Cadix, donc espagnol. Il note même, en passant, «la fidélité et l'exactitude de la traduction arabe des maximes de Columelle»⁵.

La confusion ainsi entretenue a traversé le XIX^e siècle, malgré les critiques de V. Rose⁶ qui voyait dans Yūniūs surtout une corruption du nom de l'agronome oriental Vindāniūs Anatolius de Berytos (IV^e s.). Clément-Mullet, auteur de la traduction française d'Ibn al-'Awwām, a adopté une position mitigée: «Junius, dit-il, qu'on croit généralement être Columelle, est très fréquemment nommé; cela devait être, car il est l'auteur du traité agronomique latin le plus complet... souvent, on ne trouve du texte latin qu'un ensemble de l'idée; souvent aussi les articles de Junius se trouvent dans les *Géoponiques*»⁷.

Durant la première moitié du XX^e siècle, la recherche fut dominée par la figure de l'arabisant espagnol J. M.^a Millás Vallicrosa auquel on doit une meilleure connaissance de la collection des agronomes hispano-arabes⁸. Ce savant, préoccupé surtout par l'édition de nouveaux textes, n'a pas cherché à réexaminer le bien fondé de l'identité Yūniūs-Columelle. Il l'a simplement réaffirmée, couvrant de son autorité une thèse qui n'a aucun fondement scientifique. On peut regretter que l'auteur, qui avait eu probablement la connaissance textuelle la plus avancée à l'époque, n'ait pu mettre à contribution son érudition pour résoudre une question chargée de tant d'amalgames. Quelles que soient les causes évoquées, on peut noter la conformité de cette thèse de l'identité avec la position des auteurs qui soutenaient, à la même période, l'idée de l'origine exclusivement romaine de l'irrigation espagnole.

⁴ Ibn al-'Awwām, *Kitāb al-filāḥa* (*Libro de Agricultura*), texte arabe et trad. J. A. Banqueri, I-II, Madrid, 1802; rééd. Ministère de l'Agriculture d'Espagne avec une mise au point récente d'E. García Sánchez et J. Esteban Hernández Bermejo, 1988; trad. française de J. J. Clément-Mullet, Paris, 1864-1867 et rééd. Bouslama, Tunis, 1977.

⁵ *Libro de Agricultura*, op. cit., note p. 6.

⁶ Rose, V., *Aristoteles Pseudepigraphus*, Leipzig, 1863, p. 269.

⁷ *Le Livre de l'Agriculture*, I, op. cit., pp. 69-70.

⁸ Millás Villacrosa, J. M.^a, «Sobre bibliografía agronómica hispano-árabe», *Al-Andalus* XIX (1954); «Aportaciones para el estudio de la obra agronómica de Ibn Ḥayyāy y Abū l-Jayr», *Al-Andalus* XX (1955).

Le début des années soixante-dix a vu la publication des recherches de L. Bolens sur les agronomes andalous. L'auteur a réservé tout un chapitre pour discuter des rapports entre Columelle et les écrivains agronomiques d'al-Andalus. La conclusion est claire: il s'agit d'une filiation directe entre l'auteur latin et Ibn Ḥajjāj. Non seulement il y a eu une transmission directe, mais c'est cette romanité qui fait toute la spécificité de l'héritage agronomique andalous.

«La tradition de Columelle, écrit elle, se trouve par le menu dans la pratique concrète des méthodes culturales, différenciant l'agronomie musulmane espagnole de sa soeur orientale, et créant une école espagnole spécifique où les caractères locaux se détachent avec force»⁹.

«Les Andalous, ajoute-t-elle ailleurs, ont voulu répéter de prestigieux modèles, et Columelle leur servit de maître à penser, ce qui explique les références romaines de cette pensée agronomique»¹⁰. En somme, les agronomes arabes d'Espagne apparaissent à l'auteur comme «résolument occidentaux, aristotéliens et romanisés»¹¹.

II. LA REMISE EN CAUSE DE LA THÈSE DE L'IDENTITÉ

Si au XIX^e siècle on savait déjà que Yūniūs pouvait être Vindānyūniūs Anatoliūs de Berytos, force est de constater qu'on n'avait pas encore les arguments textuels capables de fonder cette identité. C'est à Manfred Ullmann (1972) que revient le mérite d'encourager l'édition arabe et la traduction espagnole du manuscrit agricole d'Anatoliūs¹². Le travail fut finalement réalisé par M.^a Concepción Vázquez de Benito (1974) et aurait dû mettre fin, il y a vingt-ans, à une forgerie qui a duré deux siècles¹³. Quelques années plus tard, Robert H. Rogers (1978) puisera dans la lecture du recueil des *Géoponiques* un argument supplémentaire pour appuyer la position de M. Ullmann¹⁴. D'autres faits décisifs interviendront au cours des années quatre-vingt: il s'agit de la publication de l'édition arabe critique du traité agronomique d'Ibn Ḥajjāj (1982) et de la traduction espagnole du même texte par Julia M.^a Carabaza Bravo (1987). Avec

⁹ Bolens, L., *Agronomes andalous du Moyen Age*, Genève-Paris, 1981, p. 49.

¹⁰ *Ibid.*, p. 296.

¹¹ *Ibid.*, p. 39.

¹² Ullmann, M., *Die Natur- und Geheimwissenschaften im Islam*, in *Hadbuch der Orientalistik*, Erg. VI, 2, Leiden, 1972, pp. 429-433.

¹³ *El manuscrito n.º XXX de la colección Gayangos*, éd. arabe et trad. espagnole par M.^a C. Vázquez de Benito, Madrid-Barcelona, 1974.

¹⁴ Rogers, R. H., «¿Yūnyūs o Columela en la España Medieval?», *Al-Andalus* XLIII (1978).

cet ensemble de travaux de base, on était en mesure de mettre fin à la querelle des noms et aux incertitudes qui ont pesé sur leur identification.

Mais pour y arriver, il aurait fallu s'abandonner à la lourde tâche de confrontation des textes. On se trouve ainsi devant une situation assez paradoxale: une opinion forgée à la fin du XVIII^{ème} siècle, sans aucun fondement scientifique et qui n'attend qu'une confrontation réelle pour la confondre et une attitude hésitante des chercheurs partagés entre le doute et l'éclectisme. Pour sortir de ce dilemme, on se propose dans un premier point d'identifier le Yūniūs utilisé par Ibn Ḥajjāj et les agronomes hispano-arabes et, dans un second point, de discuter, textes à l'appui, des relations entre ce géoponicien d'origine orientale et de culture grecque et l'agronome latin Columelle.

III. VINDĀYŪNIŪS ANATOLIŪS DE BERYTOS ET SON INFLUENCE SUR IBN ḤAJJĀJ

Qui est Vindāyūniūs Anatoliūs de Berytos?

En fait, cet agronome qui a constitué la principale source de l'ouvrage *al-Muqni'* de Ibn Ḥajjāj, était bien connu des historiens byzantins. Photius écrivait à son propos dans sa *Bibliothèque* (IX^{ème} siècle):

Lu de Vindanius Anatolius de Beyrouth une collection de préceptes d'agriculture. La matière assemblée dans son livre est tirée des écrits de Démocrite, d'Africanus, de Tarantinus, d'Apulée, de Florentin, de Valens, de Léon, de Pamphile et aussi des Paradoxes de Diophane; l'ouvrage est en 12 tomes.

Sur la valeur de ce traité agronomique, l'auteur ajoute les renseignements suivants:

Le livre, écrit-il, est utile comme nous l'avons constaté par de nombreuses expériences, pour la culture de la terre et les travaux de la campagne, et peut être plus utile que ceux de tous les auteurs qui ont entrepris un ouvrage comme le sien. Toutefois, ce livre contenait encore maints traits merveilleux, incroyables et pleins de l'erreur païenne; le laboureur chrétien doit les écarter pour rassembler ce qu'il y a d'utile dans le reste. Tous les autres auteurs des traités d'agriculture enseignent à peu près, du moins à ma connaissance, les mêmes notions sur les mêmes sujets et il y a peu de variantes de l'un à l'autre; là où ils divergent, l'expérience de Léon est à préférer aux autres¹⁵.

¹⁵ Photius, *Bibliothèque*, II, trad. R. Henry, Paris, 1960, pp. 134-135.

Ce témoignage est important pour nous situer une oeuvre géoponique qui connaîtra très tôt une diffusion non seulement en Orient, mais aussi parmi les écrivains agronomiques de l'Occident Musulman.

Comment le traité d'Anatoliūs est-il arrivé aux agronomes andalous?

On parle de deux traductions en arabe: l'une directement du grec et l'autre du syriaque. La première porte le nom d'Anatoliūs et fut réalisée en 179/795 conjointement par le moine Eustache, le Patriarche d'Alexandrie et l'évêque de Damas. Quant à la seconde, elle fut effectuée par Sergios de Reš'aynā et portait le nom de Yūniūs¹⁶. Ibn Ḥajjāj savait-il qu'il faisait référence à la même source sous deux noms différents?

On peut en douter. En tout cas, il ne sera pas le seul à être égaré. Le compilateur byzantin des *Géoponiques* utilisera lui aussi cette source sous trois dénominations séparées: Vindāyūniūs, Anatoliūs et de Berytos!¹⁷ Mais grâce au témoignage de Photius, on peut facilement comprendre l'origine de la méprise.

Ibn Ḥajjāj a donc connu les deux versions arabes du livre d'Anatoliūs: la première, plus abrégée et de traduction défectueuse confirmant ainsi le classement d'Eustache parmi la catégorie des traducteurs médiocres; et la seconde, plus soignée et probablement plus complète. L'utilisation d'une même source avec deux traductions différentes explique le changement de style dans le traité d'*al-Muqni'* et montre qu'on ne peut se baser sur cette question de forme pour déposséder Ibn Ḥajjāj et le priver d'une partie importante de son oeuvre¹⁸. Par ailleurs, plusieurs renvois à la première partie contestée démontrent la cohérence du traité et son homogénéité¹⁹.

¹⁶ Fahd, T., «Traductions en arabe d'écrits géoponiques», *Ciencias de la Naturaleza de al-Andalus*, II, éd. E. García Sánchez, Granada, pp. 13-14. L'auteur, tout en montrant de la sympathie pour les partisans de la thèse de l'identité, nous donne sa conviction que la question ne pourra se résoudre qu'après une confrontation des textes de Columelle et de Ibn Ḥajjāj (p. 16).

¹⁷ *Les XX livres de Constantin Cesar, auxquels sont traités les bons enseignements d'agriculture*, trad. en Fr. par Anthoine Pierre, Poitiers, 1543, fol. XX et XXII.

¹⁸ Cette hypothèse anciennement exprimée par J. M.^a Millás Vallicrosa («Un manuscrito árabe de la obra de agricultura de Ibn Wafid», *Tamuda*, 1954, et E. García Gómez, «Traducciones alfonsíes de agricultura árabe», *Boletín de la Real Academia de la Historia* CLXXXI [1984]) fut reprise et discutée par Julia M.^a Carabaza (Introduction à *al-Muqni'*, *op. cit.*, p. 158; «La edición jordana de al-Muqni' d'Ibn Ḥajjāj; problemas en torno a su autoría», *Al-Qanṭara* XI (1990), 71-81.

¹⁹ Nous avons relevé dans la «seconde partie» suffisamment de renvois à la «première» pour nous convaincre de l'unicité de l'oeuvre d'Ibn Ḥajjāj: cf. p. 88 où l'auteur nous dit avoir déjà traité de la question des engrais et nous renvoie ainsi à la page 10; au moment de la description de l'époque de plantation des arbres (p. 96), la référence à la première partie est encore plus explicite (pp. 35, 53 et 65); la recommandation d'ouvrir les fosses et de les aérer avant d'y mettre les plants (p. 96) comporte un autre renvoi à la page 53; enfin, parlant de la terre à vocation horticole (p. 112), Ibn Ḥajjāj nous rappelle qu'il a amplement traité ce sujet auparavant (p. 57). En plus de ces renvois explicites, on peut puiser dans la terminologie utilisée davantage d'arguments en faveur de la thèse de l'unicité. En effet, sachant, d'après Ibn al-'Awwām, que Yūniūs se distingue des autres agronomes par l'usage du terme spécifique

Avant de chercher à déterminer les rapports entre Ibn Ḥajjāj et l'oeuvre géoponique d'Anatoliūs, il convient de discuter l'opinion de J. A. Banqueri (1802) qui affirmait que notre agronome connaissait le latin et pouvait avoir accès directement à l'enseignement de Columelle.

En fait, l'auteur qui part d'un préjugé favorable, n'avance aucun argument pour justifier son hypothèse. Et on peut aujourd'hui soutenir, sans risque de se tromper, que les sources agronomiques dans lesquelles les Arabes ont puisé leurs premières traductions, sont étrangères non seulement à la littérature des agronomes romains classiques (Caton, Virgile, Columelle...), mais aussi aux anciens écrivains grecs dont Columelle a reproduit la liste des noms et des références. D'ailleurs, cette piste tant de fois explorée n'a fait, jusqu'à présent, qu'égarer les chercheurs. Et il convient de rappeler à ce sujet les remarques déjà anciennes de M. De Raynal (1874) au moment où il étudiait l'éventualité d'une influence des agronomes classiques sur les auteurs plus tardifs des *Géoponiques*:

Sans doute, dit-il, on les considérait comme surannés, et ils avaient perdu leur autorité et leur vogue, ainsi qu'en France les «Maisons Rustiques» se sont remplacées, les plus nouvelles faisant oublier les anciennes²⁰.

Les sources auxquelles se référaient les agronomes andalous ne nous paraissent pas remonter à une si haute antiquité. Elles sont certainement plus récentes et furent compilées dans un laps de temps assez court (III-IV^e siècle), mais considéré généralement comme étant une période de renaissance des traités d'agriculture écrits en grec²¹.

Par conséquent, Ibn Ḥajjāj qui écrivait à Séville au XI^e siècle, n'avait besoin de connaître ni le grec, ni le latin pour accéder à un héritage passé en arabe quelques siècles plus tôt. Quant à l'oeuvre de Columelle, elle fut ignorée en Europe même et il faudra attendre l'invention de l'imprimerie pour la sortir de l'oubli²².

de *taṭ'īm* pour désigner la greffe (éd. Banqueri, I, pp. 406-407), on peut facilement vérifier que ce vocable est utilisé dans l'ensemble de l'ouvrage, tantôt sous le nom d'Anatoliūs, tantôt sous celui de Yūniūs (H, p. 91). D'ailleurs, une fois détachée de son contexte, la partie contestée est encore, aujourd'hui, à la recherche d'un auteur qui en accepte la paternité.

²⁰ Raynal, M. De, «Étude sur les Géoponiques», *Association de l'Encouragement des Études grecques en France* 8 (1874), 112.

²¹ Sur cette renaissance, cf. Teall, J. L., «Byzantine agricultural tradition», *Dumbarton Oaks Papers* 29 (1971); Hentz, G., «Les sources grecques dans les écrits des agronomes latins», *Ketma* 4 (1979); Raynal, M. De, *art. cit.*

²² Beutler, C., «La littérature agricole en Europe au XVI^e siècle», *Annales: Economie, Sociétés et Civilisations*, 1973.

Une fois identifié le Yūniūs de Ibn Ḥajjāj, essayons de voir comment notre auteur a utilisé sa source étrangère?

Pour arriver à des résultats concluants, il convient de partir des manuscrits originaux traduits ou écrits en langue arabe, en l'occurrence *Kitāb al-Muqni'* (*Le Livre Convaincant*) d'Ibn Ḥajjāj et *Kitāb Filāḥat al-Arḍ* (*Livre de la culture de la terre*) de Vindāyūniūs Anatoliūs de Berytos. Le choix de ce point de départ nous placera sur un terrain neutre et nous permettra de comparer les textes dans leur langue d'origine en évitant les pièges de la traduction. Il va sans dire qu'un tel exercice demande une bonne connaissance de l'arabe pour comprendre le sens du travail des compilateurs et leur comportement vis-à-vis des ouvrages compilés.

Prenons donc le traité d'Ibn Ḥajjāj, ouvrons celui d'Anatoliūs et essayons la comparaison des deux textes.

Sous le titre «choix des engrais», l'auteur parle de l'utilité des fumiers pour tous les sols et également pour la terre noire. Quant au terrain gras, il ne nécessite pas trop de fumure (Ibn Ḥajjāj, p. 10). En se reportant au traité d'Anatoliūs, on trouve le même texte avec les mêmes termes (p. 26).

Au lieu de poursuivre cette confrontation des textes page par page, on propose de regrouper le résultat de notre démarche dans le tableau comparatif suivant:

TABLEAU DE CONCORDANCE DES CITATIONS

<i>Kitāb al-Muqni'</i> d'Ibn Ḥajjāj (464/1073)	<i>Kitāb Filāḥat al-Arḍ</i> de Vindāyūniūs Anatoliūs de Berytos
– «Choix des semences», citation d'Apūlius, p. 12.	– «Selection des bonnes semences», p. 24.
– Citation de Démocrite au sujet de la protection des végétaux, p. 12.	– Même citation, p. 25.
– «Choix de terres pour l'établissement des vignes», pp. 18-19.	– Même citation (p. 13) qui peut servir de modèle d'emprunt textuel.
– «Choix des plants de vigne», p. 19.	– Même citation, p. 14.
– «Manière d'effectuer les plantations», p. 20.	– Même citation, p. 13.
– «Époque de plantation», p. 21.	– Même citation, p. 14.
– «Déchaussage des vignes», p. 23 et 24.	– Même citation, p. 16.
– «Les vignes qui ne fructifient pas», p. 25.	– Même citation, p. 17.
– «Les vignes qui perdent leur humidité», p. 26.	– Même citation, p. 17-18.

TABLEAU DE CONCORDANCE DES CITATIONS

<ul style="list-style-type: none"> – «La greffe des vignes», p. 27 – «Plantation du figuier», p. 37. – «Conservation des fruits», pp. 48-49. – «Lutte contre les maladies des arbres», p. 50. – «Plantation des oliviers», p. 53. – «Olive vinaigrée», p. 57. – «Cultures potagères», p. 57. – «Calendrier des travaux pour chaque mois», pp. 64-66. – «Apiculture», p. 67. – «Elevage de pigeons», p. 70. Remarque: À partir de la page 85, Ibn Ḥajjāj commence à citer la seconde traduction arabe exécutée sous le nom de Yūniūs. – Recommandation de ne pas utiliser l'engrais à base de matière fécale pour amender les oliviers, p. 94. – «Taille des vignes», pp. 98-99. – «Déchaussage de la vigne», pp. 106-107. – «Culture des plantes potagères», p. 112. 	<ul style="list-style-type: none"> – Ce titre est ici confus (p. 20) et a probablement souffert de la mauvaise traduction d'Eustache. Ibn Ḥajjāj, tout en gardant le contenu du texte original, l'a corrigé et rendu lisible. – Même citation, p. 32. – Même citation, p. 36. – Même citation, p. 38. – Même contenu, mais sans ordre, p. 38. – Même recette, p. 52. – Même contenu, p. 41. – Même contenu, pp. 28-30. – Contenu plus réduit, p. 62. – Contenu plus réduit, p. 64. – Même recommandation, p. 38. – Même époque de taille et mêmes précautions contre le gel, pp. 16 et 18. – Idées résumées, p. 16. – L'ensemble de ce titre concorde avec l'enseignement d'Anatoliūs, y compris la recommandation d'utiliser les cendres pour amender les cultures potagères et qui a fait l'objet d'une critique sévère de la part d'Ibn Ḥajjāj (cf. pp. 40-41).
---	--

Nous n'avons fait figurer dans ce tableau que les renvois qui indiquent des emprunts textuels et qui peuvent constituer une illustration de l'art de la compilation au Moyen-Age. Une fois la comparaison effectuée, il ne subsiste plus

aucun doute sur l'identité de l'auteur qui a servi de modèle à Ibn Ḥajjāj et qui est cité tantôt sous le nom d'Anatoliūs, tantôt sous celui de Yūniūs. Certes, les citations attribuées à ce dernier paraissent plus développées et d'un style plus soigné. Mais est-ce une raison suffisante pour les isoler de la première partie du traité d'Ibn Ḥajjāj ou d'en confier la paternité à Columelle?

Il nous semble que l'existence d'une seconde traduction arabe placée sous le nom de Yūniūs permet de limiter l'aire du doute et de mettre fin à la prolifération des hypothèses. En tout cas, qu'il s'agisse de Yūniūs ou, ce qui revient au même, d'Anatoliūs, nous avons affaire à des agronomes orientaux, originaires de Beyrouth ou d'Alexandrie, porteurs d'une culture grecque et se référant à des localités précises en Egypte, en Syrie, en Cilicie et en Attique. C'est dans ce vivier transmis aux Arabes dès le VIII^e siècle, qu'Ibn Ḥajjāj a puisé directement une partie de son enseignement et non pas dans l'encyclopédie agricole de Columelle.

Ces arguments suffisent à séparer le couple Yūniūs-Columelle et à prononcer un divorce qu'on cherchait depuis plus de deux siècles, à reporter pour des raisons essentiellement sentimentales. Comme on l'a fait lors de la querelle sur les origines de l'irrigation en Espagne, on tenait à la fin du XVIII^e siècle à placer sous un parasol romain tout l'héritage agronomique arabe véhiculé par l'encyclopédie d'Ibn al-'Awwām qu'on venait de découvrir parmi les fonds manuscrits de l'Escurial. Dans ce contexte favorable à toutes les manipulations, le Yūniūs cité par Ibn Ḥajjāj était tout indiqué pour assurer la transition forcée vers Columelle dont on commence à revendiquer les origines espagnoles. Quant aux pratiques agronomiques d'al-Andalus, elles ne pouvaient être nourries, selon ces auteurs, que par le génie du même agronome qui est à la fois romain et natif de Cadix.

Ce qui est regrettable, ce n'est pas le comportement des premiers traducteurs espagnols dont on peut excuser l'ignorance. Mais, c'est celui des commentateurs modernes qui continuent à cultiver la doute, malgré le progrès de l'édition des nouveaux textes agronomiques et l'élan en faveur de la récupération de l'héritage commun d'al-Andalus.

IV. Y A-T'IL UNE FILIATION DIRECTE ENTRE YUNIŪS ANATOLIŪS ET COLUMELLE?

C'est la seconde étape de notre démarche: elle consiste à comparer les textes attribués à Yūniūs ou à Anatoliūs avec le contenu du traité d'économie rurale de Columelle. Relevons au passage la grande affinité qui existe entre les *Géoponiques* et l'enseignement d'Ibn Ḥajjāj. Cette correspondance s'explique par le fait que les deux compilateurs ont puisé dans une même source: à savoir le traité

agronomique de Vindanyūniūs Anatoliūs de Berytos. Cet air de famille que permet l'usage de références communes manque dans la comparaison avec l'enseignement de Columelle qui semble relever d'une autre école et appartenir à une aire géographique et culturelle différente. Pour s'en convaincre, nous avons regroupé les comparaisons suivant la nature des opérations culturales: cultures potagères, arboriculture fruitière, oléiculture et viticulture.

1. Les cultures potagères

Columelle a réservé tout un livre pour traiter de l'horticulture. La forme choisie est celle d'un poème qui débute par une dédicace à Silvinus et se prolonge par l'exposé du contenu d'un calendrier de jardinier où sont décrits brièvement les travaux horticoles et les réjouissances saisonnières²³. Yūniūs Anatoliūs aborde pour sa part le même thème, mais de manière différente. Sa compilation se distingue de celle de l'agronome romain non seulement par son style, mais aussi par ses sources et le contenu de ses prescriptions horticoles.

Les citations de Yūniūs seront effectuées d'après Ibn Ḥajjāj (H) et le traité d'Anatoliūs (A).

TABLEAU COMPARATIF

Ibn Ḥajjāj (H) et Vindanyūniūs Anatoliūs de Berytos (A)	Columelle (Col.)
<p>– Généralités: si l'on excepte la recommandation commune de ne pas établir le potager près de l'aire de battage, le reste des descriptions est différent, notamment la prescription de l'usage des cendres pour amender les légumes (H, p. 112; A, pp. 40-41).</p> <p>– La rue des jardins: description des endroits convenables et de l'époque de sa culture (H, p. 116).</p>	<p>– Col., III, Liv. XI, p. 131. L'auteur décrit le choix de l'emplacement du jardin, le creusement du puit...</p> <p>– Description plus développée avec un contenu différent (Col. III, p. 147).</p>

²³ Columelle, *De l'Agriculture, Livre X (De l'Horticulture)*, trad. E. De Saint-Denis, Paris, 1969.

TABLEAU COMPARATIF

– Oignon: contenu différent aussi bien pour le sol retenu que pour la méthode culturale (H, p. 117; A, p. 43).	– Col., III, p. 159.
– Ail: on recommande une terre blanche et meuble (H, p. 116; A, p. 44).	– Col., III, pp. 135 et 139. Contenu différent.
– Artichaut: on ne parle pas de l'usage des cendres recommandé par Columelle (H, p. 120).	– Col., III, p. 145. Contenu différent.
– Choux: on parle de terrain salé et de l'usage de bouse de vache (H, p. 114; A, p. 42).	– Col., III, pp. 139 et 141. Plus développé, mais avec un contenu différent.
– Bette: Description différente (H, p. 115).	– Col., III, p. 149.
– Navet: Description différente (H, p. 115).	– Col., III, pp. 161-163.
– Poireau: on cite Démocrite (H, p. 114).	– Col., III, pp. 143-145. Contenu différent.
– Laitue: Description différente (H, p. 114).	– Col., III, p. 141.

2. Arboriculture fruitière

TABLEAU COMPARATIF

Ibn Ḥajjāj (H) et Anatoliūs (A)	Columelle
– Figuier: (A) parle d'une expérience personnelle qui consiste à faire adhérer les graines de figue à un fil et à l'enfouir dans une fosse (H, p. 37). Il recommande aussi l'usage du fumier de volaille pour faire grossir les fruits.	– Col., Liv. V, pp. 83 et 53. Contenu différent.

TABLEAU COMPARATIF

<p>– Poirier: Yūniūs se préoccupe de l'arbre qui perd ses fleurs (H, p. 43).</p> <p>– Amandier: (A) privilégie la terre fine et recommande de percer au dessus du pied pour adoucir l'amertume du fruit (H, pp. 40 et 43).</p> <p>– Pommier: longue description où domine le souci de lutter contre la prolifération des vers et d'obtenir des pommes décorées de dessins et d'écritures (H, p. 38).</p> <p>– Grenadier: (A) se préoccupe du moyen d'obtenir des grenades sans pépins (H, p. 39; A, p. 33).</p>	<p>– Col., Liv. V, p. 87. L'auteur parle des variétés de poirier et de l'époque de plantation.</p> <p>– Col., Liv. V, pp. 83 et 85. L'auteur privilégie le terrain ferme, chaud et sec et recommande de macérer la graine dans de l'eau miellée avant de l'enterrer pour rendre le fruit agréable.</p> <p>– Columelle cite les différentes variétés de pommiers et l'époque de plantation (Liv. V, p. 87).</p> <p>– Columelle cherche les moyens de corriger l'âcreté des fruits (Liv. V, p. 85).</p>
---	---

3. Oléiculture

En comparant l'ensemble des citations attribuées à Yūniūs par Ibn Ḥajjāj et l'enseignement contenu dans le traité de Columelle, on peut dégager les éléments suivants:

Columelle commence par citer les avantages de l'olivier et distinguer ses différentes espèces (une dizaine). Il se réfère aux coteaux de la Sabine en Italie et à la province de la Bétique. Il privilégie les terrains au sous-sol en gravier, les sols gras et sablonneux et les terres fortes (Col., Liv. V, pp. 65, 67 et 69). En restant à ce niveau de la description, on peut relever que Yūniūs accorde sa préférence aux terres fines de l'Attique et se fonde non pas sur le critère de la texture, mais sur celui de la couleur pour recommander un sol adapté à la culture de l'olivier (H, p. 85). Il apprécie aussi l'air chaud et sec de la Cilicie et des localités voisines en Syrie (H, p. 88). Et dans sa description des méthodes culturales, il conseille les pratiques des habitants de l'Orient (H, p. 109). Chez lui, l'élevage des plants en pépinière dure trois ans (H, p. 93), alors qu'il est de cinq ans dans l'enseignement de Columelle (Liv. V, p. 71).

4. Viticulture

Un premier niveau de la comparaison permet de relever que les parties réservées à la viticulture ne se ressemblent ni par le nombre de titres retenus, ni par leur disposition à l'intérieur des deux ouvrages, ni par les soins mis à traiter de la matière de chaque article. Columelle paraît ici plus méthodique, plus ordonné. Il recommande la création d'un pépinière pour éviter l'achat de mauvais plants au marché et prévient contre la transplantation de la vigne d'un lieu sec à un lieu humide. Les normes de défonçage qu'il retient varient de deux pieds et demi en plaine à trois pieds en pente²⁴. Anatoliūs ne parle pas de pépinière, mais conseille le sarclage, le dépierrage et le labour de la terre à vigne (A, p. 16). Le transfert des ceps de plaine en montagne ou le contraire lui paraît fécond et productif (A, p. 13). Quant aux normes de défonçage, elles sont respectivement de 3 pieds en terrain plat et de 4 pieds en pente (A, p. 10). Les normes de travail sont également différentes (A, p. 11; Col., pp. 35-36).

Parlant du choix des boutures, Columelle est d'avis de mettre celles qui ne sont pas aussitôt plantées dans un endroit abrité de la pluie et du vent et de les couvrir (p. 39). Il veut que le sarment du mailleton n'ait pas plus de six yeux et propose un intervalle d'un pied en tous sens entre les boutures (p. 40). Anatoliūs, quant à lui, propose d'enterrer dans une fosse les plants qui ne sont pas utilisés aussitôt coupés (p. 14). Il garde huit yeux pour le sarment du mailleton et une distance de six coudées entre les plants (p. 15).

Au sujet du choix des terres à vigne, Columelle reste fidèle au critère de la texture du sol (p. 41). Par contre, Anatoliūs privilégie comme toujours la couleur du terrain et se distingue par l'éloge de la terre limoneuse d'Égypte qui lui paraît plus adaptée à la vigne (pp. 12-13).

Le thème du greffage fut un thème privilégié par les partisans de la thèse de l'identité. «Ibn Ḥajjāj, écrit Bolens, sait que Junius a inventé la greffe par térébration (insition per terbrationem) traduite en arabe par *taṭ'īm al thakb*. On retrouve la greffe para térébration dans les *Géoponiques* et il n'est pas indiqué que Columelle en est l'auteur»²⁵. «J'ai comparé quant à moi, ajoute l'auteur récemment, terme à terme Columelle et le Iūniūs d'Ibn al-'Awwām, au chapitre des greffes, les deux textes coïncident»²⁶.

²⁴ Columelle, *Les Arbres*, trad. R. Goujard, Paris, 1986, pp. 35-36.

²⁵ Bolens, L., *Agronomes Andalous*, op. cit., p. 48.

²⁶ Bolens, L., «Al-Andalus: la vigne et l'olivier, un secteur de pointe (XI-XIII^e siècle)», in *La production du vin et de l'huile en Méditerranée*, éd. M. C. Amouretti et J. P. Brun, École Française d'Athènes, Paris, 1993, note 12, p. 425.

Commençons d'abord par la rectification suivante: Junius Columelle n'a jamais été l'inventeur de la greffe par térébration. Et nous préférons lui laisser la parole pour nous exposer sa contribution: «D'anciens auteurs, écrit-il, sont d'avis que l'on perce la vigne et que l'on enfonce dans le trou les greffons légèrement grattés; mais nous avons nous mêmes appliqué une meilleure technique à ce procédé; l'ancienne tarière fait de la sciure et par suite, brûle la partie qu'elle perfore; or la soudure entre la partie brûlée et les greffons insérées réussit rarement. Nous, en revanche, nous avons adapté à cette greffe la tarière que nous appelons gauloise: elle creuse sans brûler»²⁷. L'auteur, on le voit, est plus modeste que ses épigones. Il ne cherche aucunement à se prévaloir d'une invention qui fut connue bien avant lui. Alors comment est-on arrivé à cette fausse attribution?

Revenons à Ibn Ḥajjāj qu'il convient de relire dans le texte arabe: «Yūniūs, dit-il, a mentionné également une espèce curieuse de greffe de la vigne. Je n'ai pas vu quelqu'un d'autre la mentionner et il l'a appelé: greffe par térébration, *tarkīb al-taqb*» (Aw., éd. Banquéri, I, p. 414). Notre agronome ne parle nulle part d'invention. Il nous renvoie simplement à l'une de ses sources où il a trouvé, citée pour la première fois, cette sorte de greffe curieuse. On comprend maintenant que pour valider absolument la thèse de l'identité, il était nécessaire d'attribuer à Columelle «l'invention» de la greffe par térébration. Au lieu de douter d'une telle attribution, on a cherché à multiplier les hypothèses en sa faveur.

Pourtant, la solution du problème de l'identification devenait possible dès le moment où les manuscrits de référence étaient publiés (1982). En effet, la lecture du traité de Anatoliūs aurait pu permettre de découvrir la mention de la greffe par térébration citée par Ibn Ḥajjāj (A, p. 20; H, p. 27) et d'explorer davantage l'hypothèse de la filiation directe avec cet auteur. Certes, l'agronome de Séville, qui est au même temps un grammairien reconnu, ne pouvait se satisfaire de la traduction arabe d'Eustache, souvent confuse et médiocre. Il intervient pour en corriger le style et améliorer la lisibilité. Mais, dans l'ensemble, on peut facilement identifier les sources de sa compilation.

La comparaison des titres réservés au marcottage permet de dégager d'autres éléments de différenciation. En effet, Columelle distingue trois sortes de provignage: la première consiste à mettre un rameau de pied-mère dans une tranchée, la seconde à coucher le pied-mère lui même et la troisième à fendre la vigne en deux ou en trois²⁸. Yūniūs non seulement ne retient pas la même distinction, mais sa description de la première méthode ne semble pas correspondre dans les détails à l'enseignement de l'agronome latin (H, p. 107). Le chapitre

²⁷ Columelle, *Les Arbres*, op. cit., pp. 54-55.

²⁸ *Ibid.*, pp. 51-52.

décrivant la taille n'offre pas non plus la similitude attendue: ce qui domine chez Anatoliūs, c'est la crainte du gel. Et cette crainte semble commander le moment de tailler et les modalités d'exécution de l'ensemble de l'opération (H, p. 99; Col., Liv. IV, p. 349). Il est possible de formuler les mêmes remarques au sujet du piochage de la vigne (H, pp. 106-107; A, p. 49; Col. *Les Arbres*, p. 59), de la composition du fumier servant à amender l'arbre déchaussé (H, p. 109; Col., *Les Arbres*, p. 47), de la pratique de l'épamprage (H, p. 108; Col., Liv. IV, p. 401), etc., et continuer ainsi à ressortir les points divergents. Mais à quoi bon poursuivre cet exercice en faveur d'une thèse qui est désormais solidement établie?

CONCLUSION

Certes, on peut toujours s'acharner à dégager quelques points de similitude en forçant l'interprétation des textes. Les pratiques agricoles elles mêmes peuvent tant se ressembler d'un endroit à l'autre de la Méditerranée qu'on est amené à envisager l'hypothèse de l'existence d'un fond commun d'expériences et de recettes dans lequel des générations d'agronomes auraient puisé une partie de leur enseignement. N'oublions pas aussi que les écrivains agronomiques, quelles que soient leurs nations d'origine, n'hésitaient pas à se copier mutuellement. Par conséquent, tout en gardant ouverte la question des influences indirectes, on peut affirmer, sur la base des résultats de notre comparaison, que la confusion Yūniūs-Columelle n'a plus de raison d'être ou de perdurer. Tout sépare les deux hommes: la langue, les sources citées, les références géographiques, l'approche des phénomènes de la nature, la méthode utilisée, enfin, le style de leurs compositions.

On se demande, à la fin, comment les partisans de la thèse de l'identité ont pu confondre, si longtemps, un agronome de l'âge classique avec un compilateur de basse époque? Comment un jugement, prononcé sans la moindre expertise il y a plus de deux siècles, a pu tromper la vigilance des critiques et limiter la portée de travaux de recherche par ailleurs pertinents?

RÉSUMÉ

L'affirmation de la «romanité» de l'héritage agronomique d'al-Andalus et, surtout, de sa filiation directe avec l'agronome latin Columelle, est devenue une sorte de paradigme difficile à remettre en cause. En réalité, cette thèse repose sur une confusion regrettable

entre un agronome de l'âge classique (Columelle) et un compilateur de basse époque (Yūniūs).

La confrontation des textes nous permettra de dissocier le couple Yūniūs/Columelle et mettre fin à une querelle qui, scientifiquement parlant, n'a plus de raison d'être.

RESUMEN

La afirmación de la «romanidad» del legado agronómico andalusí y, sobre todo, de su filiación directa con el agrónomo latino Columela se ha convertido en una especie de paradigma que parece difícil rebatir. En realidad, esta tesis se basa en una lamentable confusión entre un agrónomo de época clásica (Columela) y un compilador de época tardía (Yūniūs).

La comparación de los textos nos permitirá disociar la pareja Yūniūs/Columela y terminar con una discusión que, en términos científicos, ya no tiene razón de ser.